

RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES
À DES LÈVRES NUES

Tome 1



La Charité céleste - *Simon Vouet*

Wilfrid Sébaoun

**RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES
À DES LÈVRES NUES**

Poèmes

Tome 1

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-22-X
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

*Let me not to the marriage of true minds
Admit impediments, love is not love
Which alters when it alteration finds,
Or bends with the remover to remove.
O no! it is an ever-fixed mark,
That looks on tempests and is never shaken.*

WILLIAM SHAKESPEARE

UN VOYAGE

Tu reviendras du rivage livide
D'où tu ne vois qu'une mer étrangère.
Tu es partie trop tôt, il faisait nuit
Encore, et le coq n'avait pas chanté.

On ne peut pas recommencer : s'il neige,
Il neige ! et dans le cœur des soleils rouges
La cendre de l'amour tombe sans bruit.
À quoi bon retourner le sablier ?

Il y aura dans les larmes des cloches
Une berceuse au regard d'aubépine.
Espères-tu t'enfuir au ciel, cachée
Sous le manteau de la Mère de Dieu ?

Tu apprendras tôt ou tard à souffrir
Pour accomplir les promesses du cœur,
Car ce voyage aura ouvert tes yeux,
Tes oreilles, ton rêve, aux flammes nues
Du monde réel où je t'ai trouvée.

Tu reviendras, les bras tendus vers l'aube,
Le visage marqué de nuits violentes,
D'attentes désertées, d'angoisse aveugle.
Tu reviendras, l'âme encore embrumée,
Mais prête au vœu qui nous purifiera.

À CELLE QUI VEUT BIEN GUÉRIR

Je sais ce que c'est qu'une plaie qui lance
Ses éclairs de douleur sur l'avenir,
Envenimant la noirceur du silence
Du Dieu de pitié qui nous voit souffrir.
L'avenir défie l'imagination,
Et ton âme en a peur, avec raison.
Nous entrerons, un jour, dans l'au-delà,
Mais que peut-il arriver d'ici-là ?

Écoute, entends une révélation
Qui rôdait sur mes lèvres désertes
Depuis longtemps,
Comme un vent léger cherchant le secret
Des voix que l'avenir fait miroiter.

Il y aura dans nos nostalgies
La force d'un volcan,
La force d'ouvrir nos yeux,
Et nous verrons sortir
Du sein fécond de la montagne
Des rêves neufs incandescents
Et la fumée promise, une fumée
Aussi douce et peut-être plus douce
Qu'une brume matinale
Où le soleil puise des rêves.

Il y aura une ronde lente
De souvenirs murmurés
Des jours de notre misère,
Temps de maux subis et de maux infligés,
Temps d'aveugles errances,
Temps de cœurs malades privés
De la force qu'il faut pour pardonner.

Nous n'aurons plus qu'à partager,
Sur le rivage de l'été proche,
Le sang des coquillages bleus
Et les reproches
De la mer transfigurée.

PEUR SANS MYSTÈRE

Il y a de la lumière
Chez les gens ordinaires,
C'est Hanouca, c'est Noël !
Mais dans mon cœur, où règne
Un deuil peut-être éternel,
Les rêves s'éteignent.

Tu m'avais promis de revenir
Et de ne plus jamais mourir.
Je ne t'ai pas réellement crue,
Et je t'ai perdue !

Il fait noir
Dans mon cœur où le désespoir
M'empêche de rien voir.

Et si tu étais revenue
Mais que je ne t'aie pas reconnue ?

Je ne suis ni fort ni courageux
Et j'ai peur que Dieu
Ne pardonne pas à mon cœur coupable
D'être si misérable.

LE FRUIT DE L'ARBRE OÙ LE CORBEAU GÉMIT

Celle que j'ai perdue, ce sera toi,
Lorsque mes yeux auront vu dans tes yeux
Ma tristesse penchée sur ta tristesse,
Et ton désir de la sombre lumière
Qu'engendre l'oubli partagé des peines,
Oubli dont le sang lutte avec la nuit !

Lorsque tes yeux resplendiront de fleurs
De nénuphars, attentives sur l'eau
Où se montrent sans fard aux ciels changeants
Des rêves inspirés par la pitié,
Rêves lourds, pourtant, de secrets profonds !

Lorsque la nostalgie pure ouvrira
Dans tes yeux l'abysse où attend l'étoile
Qui doit guider nos âmes vers le port,
Le bout du monde où la nuit éternelle
Et le soleil éternel ne font qu'un !

Ce sera toi, celle que j'ai perdue
Et que nous cherchons dans notre désert,
Lorsque, le jour, tourbillon de poussière,
La nuit, nuée de lucioles dansantes,
Tu marcheras devant moi vers toi-même.

DEUX SOLITUDES

Un cadavre n'est qu'un cadavre,
De la chair morte qui pourrit.
Et dire que dans mon esprit
Tu fus de mes rêves le hâvre,
Toi, la seule qui m'ait souri,
Toi, la seule qui m'ait promis
L'infini pardon qui nourrit
Des réprouvés les espérances,
Dans les tempêtes de l'absence
De Dieu au fond de mes souffrances !

Tout aussi vaines sont les fleurs
Que la mémoire d'une tombe !
Le temps passe, la neige tombe
En silence, du ciel moqueur,
Sur le monde où nulle prière
Ne peut faire vivre les pierres.

J'irai mourir dans ton jardin
En y plantant du romarin,
Voilà tout ! car ma nostalgie
Est, sur cette terre flétrie,
Ma voie, ma vérité, ma vie !

Je suis ce que je suis, tu es
La morte dont les yeux rayonnent

Dans ma nuit, celle qui pardonne
Au pèlerin d'être un parfait
Mendiant qui de vivre s'étonne
Quand, seul, il médite en secret !

Âme nue, maintenant, tu erres
Seule au ciel. J'erre sur la terre
Seul ! Ta mort nous a séparés,
Ma mort pourra-t-elle combler
Le gouffre qui me désespère ?

CHANSON DE RETROUVAILLES

Tu es venue, le ciel s'enflamme.
Oublions les doutes retors,
La décadence de nos corps
Et l'amertume de nos âmes.

L'horizon était sombre et nu,
Une solitude béante
Défiait nos âmes repentantes, —
Qui ne se sépareront plus.

Nous avons renié notre rêve
Avant d'être vieux et ridés.
Dieu dans nos cœurs a eu pitié,
Te voilà ! le soleil se lève.

Il ne restait plus qu'un poisson,
Dans la lune, et il était triste
À mourir ! Mais toi, tu existes
Pour toujours dans cette chanson.

CONFIDENCE DÉSINTÉRESSÉE

Je vivais dans un monde artificiel.
Tu ne comprenais pas mes rêves sombres
Et tu croyais dans la barque des ombres
Pêcher avec moi les poissons du ciel.

Imaginer cet avenir cruel
Qui t'attendait caché dans les années
T'eût paru te montrer défigurée
Au miroir sans tain des plaisirs charnels.

Vieilliras-tu comme moi sans promesse
Croyable d'amour et de vrai bonheur ?
Apprendre que l'âge écorche le cœur
Est le seul don que le destin nous laisse.

J'ai appris avant toi que la tristesse
De l'âme n'épargne aucun être humain,
Que tout chemin dans la vie est chagrin.
Tu peux choisir lentement, rien ne presse.

Tous les chagrins possèdent le même art
D'ouvrir le cœur aux secrets du hasard.
Chagrin de mère ? ou de fille ? ou d'épouse ?
La mort est patiente et n'est pas jalouse !

CHANSON DE MÉCRÉANT

Ce chemin que nous suivons ensemble,
Qu'est-ce de plus qu'un rêve qui tremble
Sur l'eau de l'oubli où se noie tout ?
Chemin de peur ! la mort est au bout !

Qu'est-ce de plus que la marge étroite
Entre l'oubli que l'amour convoite
Et le délire où le désespoir
Plonge un cœur seul devant son miroir ?

Pourquoi mon sang t'a-t-il entraînée,
Pourquoi Dieu t'a-t-il abandonnée,
Avec moi sur l'aveugle chemin
Où nous marchons ? Le sait le Destin !

FIN DE LA SÉPARATION

On a beau faire et beau dire
Bon sang ne saurait maudire.
Resplendissantes
De ciel et de rosée
D'Israël sont les tentes !
Les ânesses sont obstinées.
Les ronces de la fumée
Enfoncent leurs griffes souffrantes
Dans la chair salvatrice condamnée
À la croix comme au bon vieux temps
De Ponce Pilate ogre bon enfant.

Il a fallu attendre que revienne
L'âge des amours souveraines
Mais cela en valait la peine.

SOIR DE DÉCEMBRE

Lorsque sera venue
L'heure que sans le savoir
Nous aurons ensemble attendue,
Après avoir légèrement
Entrechoqué nos verres,
Nous boirons un breuvage
Qui fera battre nos cœurs
Plus fort, ce sera le vin noir
Du partage
D'une source de douleur,
La plaie promise par la neige
Où le soleil en sang se cache.

Il y a dans la nature
Des signes certains qu'il va neiger,
Des secrets révélés
Aux cœurs brisés.
Notre angoisse est de moins en moins pure.

En chantant
Des cantiques bien connus
Des gens de l'Armée du Salut
Vêtent les cœurs nus
Aujourd'hui comme dans le temps
Où nous étions des enfants.

LES NUITS, DERNIÈRE RESSOURCE

Tu dis que la vie n'est qu'un mauvais rêve,
Et qu'il vaudrait mieux ne pas s'endormir,
Mais tu crains de voir ton rêve finir !
De ta raison, rêveur, longue est la grève !

Les chemins que tu suis seront réduits,
Dans tes souvenirs, en enfer sans forme ;
Tu souffriras jusqu'à ce que s'endorme
Pour toujours l'adieu bercé par les nuits.

Tu pleures, tu cries, en secret, — personne
Ne peut délivrer ton cœur prisonnier
D'un reniement répété sans pitié,
Pauvre rêveur que l'espoir abandonne.

Tu as suivi des chemins de parias,
Et condamné ton âme, hélas ! rebelle,
À des chemins de souffrance éternelle.
Qui sait si une nuit la sauvera ?

RÉPONSE PEUT-ÊTRE BIEN AUDACIEUSE

Nous nous pardonnerons une échancre,
Décevante, bien sûr, pour nos cœurs sombres
Semblables aux loups que la faim tenaille,
De la lune qui peut nourrir nos rêves.
Nous ne laisserons pas la véhémence
De notre attente avilir notre peine.

Il n'y a pas de nuit assez profonde
Pour que la pitié ne puisse y descendre
Chercher, et trouver, une nourriture
Qu'à l'amour blessé nous avons promise.

Nous ne laisserons pas à la souffrance
Son aiguillon, qui à la mort nous pousse ;
Nous ne laisserons pas aux maladies
De nos cœurs lourds une noire victoire !
Sois-en témoin, mélancolie berceuse,
Quand sur le seuil de la nuit éternelle
Nos âmes seront par Dieu accueillies.

UN MASQUE TRAGIQUE

Quel vieux souvenir pourrait féconder
Les sillons creusés par des larmes pâles
Dans l'argile souffrante et sans beauté
D'un masque où un rêve inavoué rôle ?

Masque tantôt gisant parmi les fleurs,
Tantôt pendu au mur d'une tristesse
Qui défie le jardin consolateur.
Masque aux yeux profonds que la mort caresse.

Mon cœur murmure un secret indécis
À la statue dont l'austère visage
Exige et promet le pardon, l'oubli
De pensées nées dans le sein des nuages.

Qui sait ce que tait d'un sombre destin
Le masque errant aux lèvres nues serrées ?
Une femme a souffert jusqu'à sa fin, —
Par l'homme qu'elle aimait abandonnée ?
Par l'homme qui l'aimait abandonnée ?
Par son fils à la nuit abandonnée ?

SCÈNE FAMILIÈRE

Au tribunal bâti avec des pierres
Tombées des mains de pécheurs bien honteux
D'avoir cru voir se montrer à leurs yeux
L'ombre ensanglantée d'une heure dernière,

Une femme adultère, inquiète, vient
Plonger ses mains dans l'eau d'une ordalie
Où est dissous le serment qui la lie
À la compassion d'un Dieu très ancien.

Une crainte a saisi les cœurs des juges
Soumis à la Loi : si la charité
Du vrai Dieu, qui prie, allait s'incliner
Devant le courroux qui fit le Déluge ?

Si Dieu allait se révéler jaloux
Comme le sont les femmes et les hommes,
Et punir, pour avoir cueilli la pomme,
Les filles d'Ève et Adam jusqu'à nous ?

Au jardin d'Éden, un seul fruit, en somme,
A été pris par nos premiers parents
À l'instigation du rusé serpent !
Que sommes-nous donc, tous, tant que nous sommes ?

Mystère infini est le cœur de Dieu,

Qui ne sait pas lui-même ce qu'il veut !
N'est-ce pas pour cela que nos aïeux,
Pour l'entendre, ont dû l'écouter en eux ?

VEILLE DE FÊTE

Nous chercherons, entrelaçant nos rêves,
L'apaisement de nos âmes fiévreuses.
Ce ne sont pas là des paroles vaines :
Ne savons-nous pas nourrir nos attentes
Des seuls baisers de nos lèvres fidèles ?

Dieu, dans le ciel, prie pour que sa justice
Cède à sa charité ; prions ensemble
Afin que soient pardonnés à mon âme
Son pitoyable orgueil et les souffrances
Que si follement je t'ai infligées.

Lorsque tu seras morte et qu'en fumée
Tu t'envoleras du four crématoire
Pour me retrouver dans le ciel en fête,
Sera réalisée la prophétie
Du bonhomme de neige à qui nos peines
Sont, en secret, confiées par nos mains nues.

SUR UNE VIEILLE ROUTE

Un chien lape l'eau des ornières.
C'est moi, chassé à coups de pied
Du monde des gens ordinaires,
Moi, qui implore la pitié
De l'énigmatique nature
En ma langue pauvre et obscure
De chien ! Et voici qu'une femme
Malheureuse passe, et comprend
Que ce chien a comme elle une âme !
Elle le caresse en pleurant.
Mon cœur l'a reconnue sans peine :
C'est, bien sûr, la Samaritaine,
Véronique et la Madeleine !
Je ne suis qu'un chien mais je sens
Que Dieu fut moins aimé des reines
Que des pécheresses d'antan !

LILAS

Je t'ai cherchée dans le jardin
Où Dieu et tant de mortes viennent,
Au printemps, soulager les peines
Qui font pleurer les orphelins.

Un jardin nouveau s'est offert,
Mais le ciel est d'un gris de fer,
Je vois bien que je vais souffrir,
Toujours, loin de toi, et mourir.

Les regrets, les remords, les doutes
Tombent au fond de mon cœur las
Comme, après qu'il a plu, les gouttes
Tombent des branches des lilas.

Il y avait, dans le jardin
Des retrouvailles gaspillées,
Des branches de soleil penchées
Sur le gouffre d'un ciel serein,
Des branches de lilas grisées
De rêves de joyeux matins.

Ce ne pouvait être que Dieu,
Ou toi, de qui Dieu m'a fait naître.
Hélas ! faibles étaient les yeux
De mon cœur plein d'un doute affreux,

Et ils n'ont pas su reconnaître
La source des matins heureux.

Hélas ! mon cœur né faible et nu,
Par ses deuils cruels corrompu,
À mes yeux n'a permis de voir
Que des souvenirs ambigus
D'attente vivante et d'espoir.
Tristesse des printemps fugaces
Où défis sur défis s'entassent
Dans la solitude du soir !

Est-il possible de souffrir
Au point de laisser disparaître
D'un jardin tous les souvenirs
Des jours d'amour heureux ? Peut-être !

Tristesse de souiller sa vie
De reniements que l'on renie
Trop tard ! Trop tard pour que la pluie
Aux lilas du jardin s'allie,
Par un tel pacte nourrissant
Une espérance du printemps. —
Trop tard pour que Dieu vous console
Par le moyen de ce symbole
En même temps obscur et clair,
Cœurs que votre nuit rend amers ?

HIVER À VENISE

Tant d'ombres unies par la même peur !
Elles ont disparu, toutes ont fui
Dans les gironc scellés des bonnes sœurs.
Des cloches mendient, quel futile bruit !

Dès nos premiers pas tenus en lisière
Par la folie, amère comédienne,
Qu'aurons-nous connu, malgré nos prières ?
Une vie de chien, une vie de chienne !

Sans cesse nos cœurs se sont fait du mal.
Leur liberté portait un masque étrange.
Voici venue la fin du carnaval,
La mort est toute nue, mais rien ne change !

Ne peut-on rire un peu, lorsqu'il fait froid,
Rire jaune, bien sûr, parmi les tombes
Qui nous défient, et que la neige tombe
Sur des noms oubliés et sur les croix ?

Le jaquemart sur la tour bat les heures.
Le bronze de tes yeux crient de pitié.
J'ai, quant à moi, tant à me pardonner !
Mais, n'étant pas Dieu, je médite et pleure.

UNE NUIT COMME BIEN D'AUTRES

Je me vois mourir seul et je crie
À mon cœur : « Tant d'hommes ont souffert
Avant moi, plus que moi, moins que moi,
Le monde est resté ce qu'il était !
Tes rêves m'ont trompé : la souffrance
Est un chemin qui ne mène à rien,
Ni toi ni le corps où tu gémiss
N'aurez pu racheter, en souffrant
Sans lésiner, aucune des femmes
Dont la tendre pitié m'eût sauvé. »

Et voici que mon vieux cœur murmure :
« Qu'en sais-tu ? La vie n'est pas finie !
Peut-être Dieu te donnera-t-il
De sentir le baiser sur tes lèvres,
À vrai dire un peu trop arrogantes,
De mortes pour toi réincarnées
En une femme aux yeux pleins d'étoiles. »

CRÉPUSCULE DONT IL VAUT MIEUX SE MÉFIER

Ah ! Soledad, vous n'êtes pas la seule
À ne pas voir que l'amour se nourrit
De renoncements, de rêves meurtris !
Qu'importe aux fleurs ce que les femmes veulent !
Des doigts fiévreux qui se fient à leur art
Elles rient comme rit l'amer hasard !

Avouez, s'il le faut, votre misère
Aux hommes souffrants de toute la terre ;
Pleurez sans retenue, tendez la main :
L'aumône d'un amour est souverain
Remède, Soledad, car Dieu sans cesse
Dans les cœurs brisés verse sa promesse !

L'humilité du cœur, les sacrifices,
Même très douloureux, de votre orgueil,
C'est ce qu'il faut pour conjurer un deuil
Cruel de votre chair ! Déjà se glisse
L'implacable regret du temps perdu
Dans votre âme imprudente, à votre insu !

AVENIR

Nous avons eu peur, — d'être seuls, aveugles,
Deux pauvres tessons du vase mystique
Brisé par la lumière à l'origine
De tout, — de souffrir sans fin, séparés
De Dieu sans nul recours, dans les ténèbres.

Sorcière aux mains glacées, la solitude
Verse aux orphelins un filtre sans force
Contre la patience et la vérité.
Qu'y a-t-il à comprendre, au fond de nous,
Qui ne soit nuit et lumière mêlées ?

Faut-il vraiment que mon âme te dise
Ce que tu sais de toute éternité ?

Nous serons trois, le Dieu unique et nous,
À regarder le néant dans les yeux,
Trois à lutter sans cesse avec la mort,
Trois à chercher jusqu'à la fin du monde
L'or du mystère infini de la vie.

ATTENTE DÉNOUÉE

On n'entend aucune cloche,
La nature prie tout bas ;
Un violent orage approche,
Tu sais que Dieu n'y est pas,
Mais ta main dans ma main tremble !
As-tu peur d'un au-delà
Où nous n'irions pas ensemble
Oublier tous nos péchés
Contre l'amour, pardonnés ?
Dieu n'aime-t-il pas les âmes
Qui le cherchent dans les flammes
De tout le mal qu'elles font
En deçà de l'horizon
Qui sépare notre France
Du ciel où règne un silence
Que souvent avec l'absence
L'âme souffrante confond ?

Les fleurs du jardin s'inclinent ;
Sans couronne, le Destin
Passe ; il a l'oreille fine,
Rien ne sert de murmurer
Ce qu'on n'ose pas crier !
Il se sait trois fois maudit
Par ceux qui ont peur de lui,
Du jardin et de la nuit ;

Il rit des plaintes sans fin
Des pécheurs et pécheresses
Qui autour de lui se pressent,
Bien en vain, pour essayer
De séduire sa pitié !

Dans les profondes campagnes
De Provence ou de Bretagne,
Comme ici dans le jardin,
Nos cœurs libres seront pleins
De la joie qui décourage
Le désespoir et l'orage
Ultime de toute vie :
L'Ange de la Mort promet
L'extase dans l'agonie
De ceux qui se font palais
De l'amour où Dieu se plait !

ÉPITAPHE D'UN PÈLERIN QUI NE DIT
NI SON NOM NI SON PAYS

Passante dont le cœur enténébré
Est mer où les soleils se sont noyés,
Tu lis des mots gravés sur cette stèle
Pour les cœurs souffrants tentés de crier
À Dieu : « Pourquoi m'as-tu abandonné
Au gouffre où règne une nuit éternelle ? »

Ici sont enterrés les ossements
D'un homme qui chercha obstinément
Sur les chemins des femmes esseulées
Celle que son amour eût consolée.
Pourquoi désespérer, tu ne sais pas
Où le destin peut conduire tes pas !

LE RETOUR

Pendant le peu de temps qu'il restera
À mon cœur pour fleurir entre tes bras,
L'Ange de l'Oubli veillera aux portes
De l'infini où m'attend une morte.

Ton cœur un peu jaloux, non sans raison,
Je l'avoue, veut savoir qui est l'élue,
Quel rayonnement d'étoile inconnue
Enveloppe un mystère aussi profond.

Elle est là, sous mes yeux, en toi vivante,
Celle qui m'a donné, avec le jour,
L'unique don d'espérer son retour,
Après sa mort, sur la terre violente.

Sans elle, sans toi, mon cœur a souffert
Toute ma vie les peines de l'enfer,
Car c'est bien tard que, la chair emportée,
Hélas ! par ma nuit, je t'ai rencontrée !

Mais, de ce cœur souffrant, la voix de Dieu
Appelait ton cœur ! Et, sans le comprendre,
Tu es venue donner une âme aux cendres
De celle qui mourut loin de mes yeux,
Sans me dire adieu !

PROMESSE

Quelque chose en moi — Dieu ? — a décidé
Que nous chercherons les chemins d'oubli
Que dans nos corps peuvent s'ouvrir nos âmes,
Ensemble, obstinément, quoi qu'il arrive.

Dans tous les miroirs où je vois l'image
De ma vie je vois ce que fut ta vie :
Attentes déçues grosses de souffrance.

Nous nous regarderons dans l'eau vivante
De nouvelles nuits amies de nos cœurs.
Nous reconnâtrons des sœurs de nos rêves
Dans les fleurs d'étang nourries par la lune.

Nos corps ne sont-ils pas des mondes vieux ?
Nous ouvrirons en eux des nuits sanglantes
S'il le faut, et des plaies de neige en flammes.
Une promesse aura été remplie,
Nous aurons eu pitié de notre amour !

LIMITE

Ne me demande pas de te décrire
Avec des mots de tous les jours
Ou avec des mots inventés
Le mal qui rongait notre amour
Lorsque nous marchions côte à côte
Sans savoir où ce mal nous menait.
Pardonne-moi sans savoir
À quoi ce mal ressemble,
Sans savoir si je peux,
Moi, me le pardonner !

L'abîme qui nous sépare,
Cet abîme d'où je crie
Vers toi n'est qu'une apparence
Pitoyable, et tu entends
Simplement une prière,
Un lien réel
Qui crée notre monde éternel.

Ah ! il faut, il faut que je croie
Que tu sais aussi bien, mieux que moi,
Que des larmes et du sang
De la nuit renaît le soleil.

PETITE CHANSON
POUR DES NOCES D'OMBRES

Quel mécréant peut voir sans rire
Que pour le meilleur et le pire
Vous retournez l'une après l'autre
Toutes les pierres qui se vautrent
Au soleil, au bord des chemins,
Et attendent que tous vos rêves
Fous de débusquer Dieu s'achèvent,
C'est-à-dire que sonne enfin
L'heure, cachée par le Destin
Pervers, de vous mordre les mains ?

À CELLE QUI EST MORTE EN ÉTÉ

Il neige, il neige, et pourtant c'est l'été
Dans ce cœur que ronge un deuil affamé,
C'est toujours l'été, toujours la saison
Où la menteuse mort fait sa moisson,
Toujours la saison des promesses vaines
Qui n'accoucheront que de noires peines.

Un fantôme pâle échappé du ciel
Cherche une issue au conflit éternel
Qui fait de la vie une énigme obscure
Comme la mort, et comme elle impure :
La neige tombe et tombe, un deuil sans fin
A corrompu l'abîme du Destin !

En vain, les yeux en feu, je t'ai cherchée !
Fuir au désert ? Mon cœur ne l'a pas pu.
Hélas ! ma Sion terrestre a disparu.
Celle du ciel ? L'aurai-je méritée
Quand Dieu appellera au Jugement
Mon âme tentée par le reniement ?

Ô ma Jérusalem, si je t'oublie
Un jour, ce sera que mon cœur rongé
Cruellement se sera résigné
À être soulagé par la folie !

PLUIE DE DÉCEMBRE

Depuis des heures
Il pleut doucement sur le jardin.
Nos âmes pleurent.
Leurs rêves liés par le destin
Soulèvent tant bien que mal
Le voile gris d'un choral
Où sont révélés des mystères
Du ciel, qui consolent la terre.

Une infinité de faibles voix
De leur lait nourrissent notre foi
Presque mourante
À téter lente.

La pluie répond simplement
Aux plaintes de notre sang
En lassant de ses longues confidences
D'exilée arbres et statues qui pensent
À tous ceux qui ont su espérer
Contre toute espérance.

BREF COMMENTAIRE
DU *CANTIQUE DE FRÈRE SOLEIL*

Nous aurons pardonné sans rien nous dire
Le silence pâle et tremblant de l'aube.
Pour les cœurs nus les baisers de la neige
Aux sombres baisers de la mort ressemblent.

Sans rien nous dire, avec les yeux de l'âme,
Nous nous serons promis d'unir nos rêves
Pour rassurer le jardin que menacent
Les hivers de nos vies frêles et nues.

De l'au-delà ne vient nulle promesse.
Bénir la mort dans une poésie,
Comme le fit l'ami de Saint Claire,
Quelle folie pour des âmes qui doutent !

DERNIÈRE COMPLAINTE D'UN SONGE-CREUX
PEU COURAGEUX ET MALHEUREUX

J'ai fait rire Yorick-le- Bel
Mais n'ai rien promis de réel
À ton âme éprise du ciel.

Comment pourrais-je pardonner
À mon vieux cœur sa cruauté
Pire que celle de l'été ?

Comment pourrais-je t'oublier,
Toi qui pouvais me racheter
Quand nous nous sommes rencontrés ?

Laisse de Noël à l'An Neuf
D'un pauvre bouffon le cœur veuf
Pleurer entre l'âne et le bœuf.

PEUR D'UNE ILLUSION

Nos âmes se sont reconnues
À la souffrance qui, sans art,
Dans nos yeux est peinte. Hélas ! tard !
Et la lumière est toute nue !

L'ombre de Dieu s'allonge en nous.
Est-ce déjà la fin du songe
Qui nous jure que noir mensonge
Est la mort armée de ses clous ?

Est-ce que la vie éternelle
Chasse nos vraies vies d'ici-bas
Mal défendues par nos cœurs las
Contre la nuit qui les appelle ?

La vie éternelle ! Un néant,
L'écho d'une promesse infâme
Qui dans l'abîme de nos âmes
N'a ni fin ni commencement !

Si brève est la vie ! La clémence
Du Créateur nous doit l'oubli,
Mais en vain s'élèvent nos cris !
Dieu n'est-il Dieu qu'en apparence ?

CŒURS LAS

À quoi bon crier des prières fades
Du fond du gouffre obscur de notre cœur ?
Partageons avec Dieu l'âpre douleur
De la neige qui geint, seule et malade !
Comme elle, qu'un exil sans fin dégrade,
Ne sommes-nous pas voués au malheur ?
L'étoile des trois rois en promenade
N'a pour nous qu'un regard réprobateur.
Nous souffrirons, et ce sera justice,
Jusqu'à la fin des temps, si nos cœurs las
Ne s'ouvrent pas à une rédemptrice
Des neiges tombées en eux ici-bas.

CONTRE LA TRISTESSE DE L'AUTOMNE

À part la douleur, tout n'est qu'apparence
Dans le monde flou que l'on dit réel.
Fermons les yeux, recherchons le silence
Le plus profond de nos êtres charnels.

Suffit-il d'offrir les veines ouvertes,
Le verre de poison à deux vidé,
À l'ange qui tend ses deux mains ouvertes
Aux amants las déçus par leur été ?

Rien n'est moins sûr ! Les âmes perspicaces
Voient dans les yeux de l'Ange de la Mort
Une lueur de perfidie tenace ;
C'est peut-être un larron lâche et retors !

Serre-toi contre moi, une berceuse
Que nous inventerons apaisera
La soif d'oubli de nos âmes frileuses
Comme nos corps, lorsque l'hiver viendra.

CHANSON DE TOUS LES ÉTÉS

Dans une plaie profonde
J'ai enfoncé mon poing.
Nous sommes seuls au monde
Sans recours, — Dieu est loin !

La lune est toute pâle
Dans le ciel de juillet ;
Son fils le corbeau râle
Dans les bras du cyprès.

On dit que lors des noces
De la neige et du vent
Une chanson féroce
Réjouira les enfants.

Il y a sur des portes
Des êtres mis en croix,
Poupées, mouettes... qu'importe,
Puisque ce n'est pas toi !

Comme jadis, on mêle
Foi et superstitions,
Le nid de Philomèle
Aux tombes des passions !

On dit que tu es morte !

On est fou, par ici :
Lorsque tu seras morte,
Je serai mort aussi !

DERNIÈRES PAROLES

L'obscurité qui envahit mes lèvres
Et voile mon cœur aux yeux de ton cœur,
Ce n'est que l'art inventé par la fièvre
D'une attente nue clouée au malheur.

Aiguise tes yeux, pénètre le drame
Qui ne se joue que devant toi et Dieu :
Bientôt, pour l'enfer ou le ciel, mon âme
Partira, quittant mon corps faible et vieux.

D'un lit pareil au lit où ma mère
Est morte, un été, dans un hôpital
J'essaie de te confier une prière
Rédemptrice, dis si je m'y prends mal.

Rien n'est plus douloureux que le silence,
Plus désespérant que le souvenir
Qu'attise la mort sans loi, d'une absence
Sans fin ! Pourquoi me laisses-tu souffrir ?

Ne peux-tu rassurer mon âme et dire
Que vous comprenez, Dieu et toi, vraiment,
Bien qu'il ressemble un peu à un délire,
Le discours obscur d'un pauvre mourant ?

UN ORPHELIN ET SA RÉDEMPTRICE

Ce n'est pas de froid que nos âmes tremblent,
C'est de ne plus pouvoir souffrir ensemble,
Sombre désert qui vient nous séparer,
Mort, hiver sans fin, blizzard déchaîné !

Le néant ? Qu'importe, il est sans visage !
Mais le souvenir, que Dieu seul partage,
D'une souffrance et d'un désir d'oubli,
Sans fin ! Quel châtement des cœurs maudits !

Ensemble nous frayer dans l'agonie
Une voie de feu vers une autre vie,
C'était notre tâche, et te voici, Mort,
Apportant la neige et le vent du nord !

Mon cœur d'orphelin doit expier un crime,
Mais elle, pourquoi doit-elle, victime
De ce cœur, sentir son âme trembler
Puisqu'elle a souffert pour me racheter ?

UN PRINTEMPS PEUT-ÊTRE TROMPEUR

Souffrir si longtemps sans nous rencontrer
Dans un jardin si petit, quel mystère !
L'aveuglement de nos âmes amères
N'est-il qu'un châtement bien mérité ?

Quoi qu'il en soit, la saison est venue
De la liberté des cœurs malheureux.
Dans mon sang est né un soleil joyeux,
Nos solitudes sœurs seront vaincues !

Je te reconnaîtrai lorsque ton cœur
Désirera que je te reconnaisse,
Lorsque dans le jardin de nos détresses
Nous sourira la charité en fleur.

Si doit se lever dans le ciel des cloches
Un rêve subtil comme un souvenir
D'un monde où Dieu aurait promis d'unir,
Un jour, nos destins, ce rêve est-il proche ?

NOTRE MONDE

Au commencement du monde nouveau
Il y eut, seule, une étoile savante
Rayonnant sur la neige et le mystère
Vivifiant, éternel, du jardin clos
Où viendrait prier une rédemptrice.

Souffrance de lumière et de ténèbres,
De mémoire et d'oubli enchevêtrés !

Ne sommes-nous pas brebis et bergers ?
Avons-nous le droit de nous séparer ?
Qui nous dit que les loups et les voleurs
Aurons sûrement pitié de nos cœurs
Parce que cette nuit, dans une étable,
Naîtra peut-être un enfant d'une Juive
Sous les yeux attendris, émerveillés,
D'un âne et d'un bœuf, tous les deux créés
Comme tous les voleurs et tous les loups ?

La fin des temps ? Ce sera quand nos âmes
Ne lutteront plus avec le néant
Et, lasses de chercher la Vérité,
Ne chercheront plus au fond d'elles-mêmes
La Mère de Dieu, la nuit de Noël.

QUESTION NÉCESSAIRE

Nos cœurs seront-ils soulagés
Quand nous aurons appris à partager
Le poids de leur délire,
Sans rien nous dire,
En cherchant le regard de Dieu,
Sans le trouver, dans leurs aveux ?

Qu'y aura-t-il de bien nouveau
Dans la barque de la folie,
Qui va, qui va, au fil de l'eau
Impitoyable de la vie
Sans amour immortel, vers l'agonie
Où seul l'Adversaire attend
Les âmes des mécréants ?

PÈLERINAGE À DEUX

L'avidité nudité des horizons
Enfermant les yeux des deux pèlerins
Révélera leurs attentes obscures.
Les mouettes et le ciel accueilleront
Avec joie deux cœurs revenus prier,
Même avec peu de foi, sur ce rivage.

Qu'avions-nous renié vraiment du secret
Qui nourrissait en nous ombre et lumière ?
Malgré l'aridité de nos chemins,
Nous étions toujours prêts à partager
L'angoisse léguée par un amour mort.

Bien que nous ayons tant vieilli, sans peine
La mer reconnaîtra la nostalgie
De ceux qui l'ont quittée sans avoir vu
L'infini qu'ils cherchaient dans son regard.

La mer ! infiniment triste et joyeuse
Promesse de l'amour et de la mort,
Promesse de l'oubli au sein de Dieu !

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

La vie réelle
Est-elle bonne et belle ?
Les cartes révèlent,
Quand la voyante s'en mêle,
La vérité rebelle.

Une ombre passe.
Une lettre revient.
Le cœur ressasse
Un rêve où tout et rien
Sans fin s'enlacent.
Est-ce un mal, est-ce un bien ?

Une âme lasse
Avec Dieu s'entretient.
Puis tout s'efface.

II

*Love — thou art Veiled —
A few — behold thee —
Smile — and alter — and prattle — and die —
Bliss — were an Oddity — without thee —
Nicknamed by God —
Eternity*

EMILY DICKINSON

DOULEUR OPPORTUNE

En enfonçant dans nos côtes son coude
Dur et pointu, la mort, non sans humour,
Invite notre esprit, qui fait le sourd,
À l'oublier. Satan se tait : il boude.

Oublier la mort ! Libérer le cœur
Du noir savoir qui à la peur le lie
Quand le temps lui fait voir ses nostalgies
Inapaisées et le néant moqueur !

Oublier la mort, zélée pourvoyeuse
De l'enfer ouvert aux désespérés
Qui croient leur temps d'aimer et d'être aimés
Disparu au fil d'années ténébreuses !

Le diable est mécontent ! on le comprend :
Une douleur indiscreète aide l'âme
À garder vivante en elle la flamme
D'un espoir menacé mais vigilant !

PEUT-ÊTRE SUR LE DERNIER CHEMIN

Été de feu, d'éternelle attente.
Devant nous, la mer,
Sa passion à peine murmurante.
Dardant vers nous ses rayons de fer,
Un rêve, seul,
Simple comme un linceul.
D'au-delà de notre souffrance,
Le soleil, ironique, nous tance.

Quels pèlerins vraiment se consolent
De ne pas voir Dieu,
En voyant les mouettes qui volent
Dans le ciel bleu ?

Entre nous, d'incolores paroles
Qui n'inquiètent ni ne consolent,
Vides comme les coquillages
Des boutiques de souvenirs.
Pourquoi ? Par peur de souffrir
Ou de faire souffrir davantage ?
Qu'arriverait-il si nous renoncions
À maintenir en vie une apparence,
Si nous trahissions
L'amer silence
De nos cœurs poltrons ?

Nos âmes s'enlaidissent
De regrets et de remords.
Notre lâcheté est complice
Des années et de la mort.

De combien de rêves secrets
Est faite la chaîne qui lie
À l'horizon d'une agonie
Les pécheurs dont le cœur se tait ?
Ni ton cœur faible et menteur,
Ni le mien
Tenté comme le tien
De se croire un souffre-douleur,
Peut-être clandestin,
De l'aveugle destin,
Ni même le pire
Adversaire du genre humain,
Ne sauraient le dire.

VOYAGE INACHEVÉ

Le jeune soleil, rayonnant
Sur la mer où voguaient nos rêves,
Avait promis de guider ceux-ci
Du rivage où ils étaient nés
À leur fabuleuse Amérique.
Les mouettes,
Quittant les falaises de nos cœurs,
Avaient crié de joie.

Les ombres en miettes
Dispersées, tout imaginaires,
De mouettes tristes défient
Nos souvenirs de la tempête
Qui a défiguré la mer
Où nos rêves ont sombré.

Pourquoi faudrait-il nous résigner
À ne plus voir Dieu dans les vagues,
Simplement parce qu'en réalité
Le soleil n'est plus qu'un fantôme
Glissant, vêtu d'un linceul rouge,
Dans le miroir où la mer gémissante
Se voit se perdre sans recours ?

REGARD AMBIGU

Ma vie n'aura été que le malheur
D'un inconnu en quête d'espérance,
Si dans la soie de ton regard ne dansent
Que des reflets de mensonges moqueurs.

Ton regards promet toujours, puis oublie
Toujours ! Du ciel, jardin de l'autre vie,
N'est-ce qu'une ombre agitée par le vent ?
La parodie d'un écho décevant ?

Sang du soleil sur la neige des cimes,
Rêve où l'on croit voir Dieu, un court moment,
De cette vallée de pleurs où j'attends,
De l'avenir n'es-tu qu'un signe infime ?

Qu'aurais-je été de plus qu'un orphelin
Sans charme adopté par la mort jalouse,
Si dans tes yeux aucune ombre n'épouse
L'éclair du secret dont mon cœur se plaint ?

Il y a dans tes yeux une lumière
Qui gémit comme l'eau de l'océan
Sur la rive où se cherche un cœur méfiant.
Est-ce la nostalgie d'un cœur de mère ?
La pitié rayonnant sur l'âme amère
Qui n'est plus, hélas ! l'âme d'un enfant ?

INVITATION À LA MÉTAMORPHOSE

Puiser l'eau du Léthé avec le crible
À séparer l'amour de l'inquiétude
Semée dans les cœurs par la solitude !
Imagines-tu que ce soit possible ?
Je sais qu'en secret nos âmes l'espèrent,
Mais ça ne peut, hélas ! jamais se faire.
Ah ! tout aussi impossible est l'exploit
De changer de la vie les dures lois !

Laisse tes larmes couler,
Et la pitié modeler
Pour la froide réalité
Un masque d'éternel été,
Un masque de fer qui entre dans sa chair
Comme le soleil s'enfonce dans la mer,
Un masque aux racines de flammes
Qui défient les enfers des âmes !

Pourquoi, par son art, une volonté
Ardente de nous consoler
Ne pourrait-elle transformer
Nos âmes et nos corps si douloureux
Au point que nous soyons tous deux
En même temps humains et demi-dieux :
Hercule et Alceste, Alceste et Hercule, —

Changeant, ainsi, la Mort et le Temps,
Aux yeux neufs de notre sang,
En idoles ridicules ?

DIT MÊME UN JOUR DE BEAU TEMPS

À quoi bon gémir, pleurer, prier ?
Rien ne peut changer notre passé.
Le regret d'une ombre aux cheveux blancs
N'est dans nos cœurs qu'un feu dévorant,
Nous ne pouvons que nous résigner
À n'être plus que des naufragés
Attendant la mort, se souvenant
Du rêve englouti par l'océan.

Nous n'avons que nous et la pitié,
Qui est, tu le sais, le Dieu vivant
Sans cesse parlant dans notre sang,
Pour nous aider à nous pardonner.
Du mal fait je ne peux rien changer.
Essaie, essaie de me consoler
D'avoir été ce que j'ai été.

DANS LE JARDIN DES OMBRES

La lune et la mer, sœurs en ironie,
Unies et séparées, sont nos témoins.

Il n'est pas vain de nourrir le regret
De ne pas avoir eu assez d'audace
— Peu de chose et pourtant peut-être tout —
Pour nous asseoir dans le jardin des morts
Quelques instants sur une vieille tombe,
Interroger nos regards, écouter,
Entendre mûrir dans l'airain des cloches
Le sombre éclair de notre dernière heure.

Que sais-je, que sais-tu de ce que peut
Dieu, qui est raison et pitié, crier,
Du fond de notre sang, pour nous convaincre
D'ouvrir nos faibles cœurs à ce que disent
Dans le ciel bleu les cloches et les mouettes ?

Ne pouvons-nous puiser dans l'amertume
De ce souvenir de notre faiblesse
Un jour d'été que le destin s'ouvrait,
Peut-être, à nous en des symboles simples,
Des forces pour lutter avec la nuit
Jusqu'à l'éclosion de la dernière heure ?

INCARNATION

Je ne te vois, il est vrai, que dans l'âtre
Peut-être imaginaire où tu dévores
Toute une forêt de rêves de Dieu.
Qu'importe ! Je comprends le feu qui crie :
« Qui es-tu ? Qu'attends-tu loin de ma mort,
Loin de rêves que Dieu fait et dénoue ? »

Ma seule réponse est une question
Où ton corps en feu me réconcilie
Avec mon corps et nos souffrances sœurs,
Avec l'âme d'un Faust qui n'a pas su
Se perdre dans les yeux de Marguerite :

Suis-je ce mécréant qui te dira,
Peut-être trop tard, lorsque tu viendras
Entendre, un jour, ses dernières paroles :

« Mon tour est venu de voir que la vie
Est une âpre agonie sans complaisance
Qui nous regarde avec des yeux que cerne
L'ample robe de reine en deuil profond
D'une glace de Venise où les ans
Ont marqué de leur sceau le sombre pacte
Qui lie sans recours à la solitude
Ceux qui sont épris de leur apparence. »

PARTAGE

Tu vois, comme moi, des lueurs mystiques
Percer la tristesse impie de nos cœurs,
Par moment, çà et là, puisque Dieu vit,
Et n'abandonne aucun de ses enfants.

Les rayons d'une attente infinie bercent
Notre chair qui voudrait trouver en elle
Les sources de l'oubli de la souffrance.
Des tisons de pardon et de pitié,
Dans la cendre d'un rêve ancien rougeoient.
Ne laisse pas s'éteindre un feu fragile,
La nuit qui nous broierait déjà s'avance.

Le cœur est un soleil dont l'agonie
Dans les flots d'une mer occidentale
Est révélation, promesse, où nos âmes
Doivent puiser amour et vérité.

Nous recevons une part abondante
De chagrin, de crainte et de désespoir
Ici-bas ! Aurons-nous dans l'au-delà
Aussi large part des consolations
Que Dieu doit aux enfants qu'il met au monde
Et reprend dans son ventre au temps marqué ?
Douter est un mal. Hélas ! c'est mon sort !
Console-moi, prie pour moi, avec moi !

ÉBAUCHE D'UNE BERCEUSE

Cesse d'avoir peur, aie pitié de moi !
Je suis bien éveillé, je vois bien la neige
Tomber dans mon cœur comme dans le tien.
Aie pitié de toi-même, il fait si froid !
Crois-tu l'hiver artiste magnanime,
Et plus dure la nuit que son silence ?

Cesse d'avoir peur des ombres figées
Que tu vois dans mes yeux te regarder.

Je ne suis qu'un malade, et c'est en rêve
Que je me suis épris à en mourir
D'une ombre sculptée dans un bloc de nuit.

Serre-toi contre moi, nous souffrirons,
Si tu le veux, jusqu'à la fin du monde,
De plaies ignorées de tous les soleils ;
Sur quelles douleurs la nuit de nos âmes
Peut-elle rayonner sans les calmer ?

Notre solitude est celle de Dieu,
Lumière au sein d'éternelles ténèbres,
Impensable pensée du pur néant,
Car à son image il nous a créés.

Tu me tiens la main, et pourtant des larmes

Voilent tes yeux d'une inquiétude amère !
La nudité de ton âme m'opresse.
Cesse d'avoir peur, je ne renie rien
Du rêve à deux que Dieu par charité
A modelé dans notre solitude.

À L'ÉTOILE PENCHÉE SUR LE JARDIN

Réponds-moi,
Toi que la nuit a bercée,
Que faire, que faire
D'obsédantes pensées,
D'une tristesse amère,
Opaque, impure,
Qui stagnent dans mon âme
Depuis des années,
Qui ne sont pas dispersées
Par des souffles mystiques,
Le souffle du bœuf, le souffle de l'âne ?

Pourquoi ce cruel mystère
Qu'est le douloureux cheminement
De mon âme sur la terre ?
Pourquoi ?
Réponds, étoile que mon sang
Reconnait,
Sœur de l'enfant
Que j'ai rêvé d'être un jour
Aux yeux du Dieu vivant :
Peut-être laid, mais innocent.

ORPHELIN PÈLERIN DANS UN JARDIN

Ô branches de lilas penchées
Sur des souvenirs douloureux
D'un jardin maintenant vieux,
Que savez-vous de mes pensées,
Des rêveries désespérées
D'un cœur abandonné de Dieu,
Des larmes tombées de mes yeux,
Brûlantes, pendant des années ?

Vous n'étiez pas nées quand la mort
Sans pitié vint marquer le sort
D'un enfant, de son signe infâme !
Ce sont vos aïeux seulement
Qui, au jardin secret des âmes,
Ont pu voir cette sainte femme
Que fut la mère de l'enfant
Qui, orphelin, fit des lilas qui vivent
Dans ce jardin une mère adoptive.

JUILLET AMBIGU

Tu as cheminé longtemps, je le vois,
Dans un désert peut-être aussi hostile,
Aussi funeste aux rêveries tranquilles,
Que les années que j'ai passées sans toi.

Ton âme, qui vient vers mon âme, souffre ;
Comme mon âme, elle a soif de pitié ;
Mais, sans vouloir, il est vrai, le cacher,
Elle n'avoue pas qu'elle vient d'un gouffre.

Des cernes de deuil enferment tes yeux
Dans un horizon d'attente méfiante.
Se peut-il que mon cœur, qui t'a trouvée, mente
Quand il me dit que tu ne vois pas Dieu ?

Tu n'as jamais été une étrangère,
Ton vrai visage a pour patrie mes mains,
Son exil sous des cieux noirs et lointains
N'a fait qu'user son masque de chimère.

C'est difficile à expliquer, mais vrai,
Je t'attendais et tu es revenue,
L'orchestre du soleil joue dans les rues
Une valse d'adieu que tu connais.

Est-ce que le vin me monte à la tête,

Aux noces de juillet et de la mort ?
Oh non ! le rêve montre à un cœur fort
Les jours de deuil changés en jour de fête !

À CELLE QUI VIENT DE L'AUTRE VIE

La neige tombait, pâle et nue, du ciel
Désert abandonné au seul silence
Où puisse être entendue la voix de Dieu.
Un noir mensonge errait entre les tombes ;
Voyant venir l'orphelin, il rampa
Vers lui, puis s'installa dans le cœur faible
Pour très longtemps, peut-être pour toujours.

Vinrent des hivers de sombres folies,
D'aveugles défis, d'âpre solitude ;
Le soleil descendit dans des abîmes
Aussi profonds que le lit d'une morte,
Et revint sans avoir trouvé la neige
Qui eût partagé avec l'orphelin
La nostalgie d'un ciel de vérité.

Tout est imaginaire en cette vie,
Sauf la souffrance et la neige infirmière !
Que sommes-nous, toi, qui, morte et vivante
Viens me border dans mon lit de malade,
Et moi, qui me souviens d'un temps lointain,
Si lointain qu'une preuve incontestable
De mon impatience aurait vraiment l'air
D'être pour ton âme une belle énigme !

QUE NE PEUT FAIRE LA NOSTALGIE !

Je ne sais où tu es,
Tu ne sais où je suis.
Aujourd'hui, c'est Noël,
Peut-être entendras-tu
Ce que te crie mon cœur.

N'avons-nous pas souffert,
Séparés, sur nos croix
De mystère et de nuit,
Assez ? Fermons les yeux !

Frère et sœur, orphelins,
Mendiants tendant la main
À l'amour éternel,
Rêvant d'être bercés
Entre l'âne et le bœuf,
Nous serons les enfants
De la Mère de Dieu.

SOIR D'HIVER

Un temps pour naître et un temps pour mourir !
Un silence est mort, il devait mourir.
Les cloches prient pour ceux qui vont mourir.
La neige tombe et le jour va mourir.
Nous sommes tous deux tristes à mourir,
Nous voulons vivre encore et non mourir !

Il y aura les habitudes floues
D'un amour né d'un rêve nécessaire.
Il y aura la source un peu amère
D'une attente sans fin où tout se joue.

Nous aurons admis des secrets du corps
Au partage incertain de l'absolu,
Nous ne craindrons plus que Dieu se soit tu
Quand arrivera l'Ange de la Mort.

La chambre est ouverte aux ombres fidèles
Qui viendront nous guider, par des chemins
De tous les temps, vers une île nouvelle
Où l'âme peut entrer dans un jardin
D'oubli des chagrins et voir l'éternelle
Union des âmes sœurs fleurir enfin.

AVEC LA CLÉ TACHÉE DE SANG

Je te promets de chercher
Avec toi des vérités
De la plus éclatante blancheur
Même si tu crois en avoir peur.

Toi, ne promets rien, à quoi bon !
Quand il le faudra nous saurons
Trouver la porte de l'oubli
Sur laquelle rien n'est écrit.

Car le jardin n'est pas vraiment perdu.
Nous y entrerons l'âme et le corps nus.

RÉALISME

Exercice de style surréaliste

Nous aurions pu être malheureux
Ensemble, sous tous les cieux,
Tous les deux,
Toute la vie.
Le Destin ne l'a pas voulu,
Nous non plus.
C'est triste, triste, triste, la vie !
Triste comme la pluie.
Et la mort, alors !
On dit ça, mais on a peut-être tort.

PESANTE QUESTION TARDIVE

N'entends-tu pas les avertissements
Ambigus de ton cœur, dans ta poitrine,
Toi qui berças tant d'ombres orphelines
Nourries de ton sang et de tes serments ?

Le vent qui murmure une litanie
Où ton rêve obstiné se reconnaît
Loue dans ton jardin clos l'amour parfait
De Celle qui pour toi, dans le ciel, prie.

« Mérites-tu la pitié de l'hiver,
Ou, de la solitude aux bras de fer,
L'étreinte sans fin ? » crie ton cœur rebelle.

Tu as gaspillé le printemps, l'été
Et l'automne à chercher une irréalité
Neige sans péché ! t'es-tu pardonné ?

CATHERINE ENCORE JEUNE

Un rêve du Moyen-Âge
Règne en elle sans partage.
Si seulement je pouvais
Peindre un rêve si parfait
Dans l'enclos d'une rosace
Où vie et rêve s'enlacent,
Et que pour consoler l'âme
Le soleil du soir enflamme !

Chaque soir elle s'endort
En souhaitant qu'un roi fort
Et beau, dans la nuit nouvelle,
Viene à son lit et révèle,
Défiant le diable et la mort,
À son âme, hélas ! rebelle,
Les mystères de son corps.

La voix du soleil couchant
Murmure au fond de son sang :

« Tu seras peut-être mère
Douce comme la Madone
Qui sans rien dire pardonne
À Dieu les douleurs amères
Que son cœur doit endurer
Afin que soient rachetés

Tous les cœurs de multitudes
D'enfants d'Eve qui dénudent
Devant le ciel leurs péchés,
Renonçant à la folie
De nourrir leur nostalgie
D'une innocence infinie. »

QUAND LE LIBRE ARBITRE
N'EST PLUS QU'UN TRÂTRE DÉMASQUÉ

Venez à mon secours, âmes des mortes
Que mon cœur aveugle a tant fait souffrir.
Celle qui guette aujourd'hui à ma porte,
C'est votre solitude ! où vais-je fuir ?

Ne viendrez-vous pas, âmes affligées
Par le pécheur lent à se repentir,
Le rassurer, par la pitié guidées
Vers l'hôpital où sa vie va finir ?

Le mystère est entier, de la promesse
Que l'âme fait au moment de quitter
Son voile de chair, à celle qui presse
Contre son sein les rêves affamés.

Le temps a-t-il encore une mesure
Lorsque l'âme lutte avec l'ange noir ?
Venez ! sans vous l'agonie est si dure :
Nostalgie mendicante et vieux désespoir !

NOUVELLE SOURCE

Nos nostalgies ont changé en murmure
De désert plus profond que toute nuit
L'énigme capricieuse et ironique,
À la fois étrangère et familière,
Qui était née d'un secret de nos cœurs.

Il y eut un hiver où les étangs
D'une forêt, gelés, couverts de neige,
Étaient chemins, pour les rêves errants,
D'accomplissements que saluent les aubes.
Un hiver d'espérance, hélas ! lointain.

Quelle attente infinie s'est incarnée
Dans ce murmure au visage de source ?

Le murmure promet l'oubli des larmes
D'ombres emprisonnées dans notre sang,
L'oubli des vieux soleils en manteau rouge
Qui ont séduit nos âmes imprudentes
Et les ont entraînées au fond de nuits
Qui n'ont enfanté ni neige ni joie.

DERNIÈRES ANNÉES

Essayons encore une fois, ensemble,
D'oublier que la vie, si triste, va,
Au fil des jours, vers la mort, qui sourit !
D'oublier ce fleuve où des reflets crient
Aux ciels sans charité leur imposture !
D'oublier les regards de notre sang
Qui court, lui, au-devant d'un rêve opaque !

Essayons de tromper nos nostalgies
En nous chantant de très vieilles berceuses
Où la Madone vient, rieuse et douce,
Rassurer les enfants qui, dans le noir,
Se souviennent trop mal de leurs prières.

N'abandonnons pas nos nuits à des songes
Sans feuilles, sans fleurs, sans fruits, sans promesses ;
Donnons leur chance aux rêves qui ne mentent
Pas plus qu'il ne faut aux âmes fidèles
Qui écoutent Dieu dans son vieux jardin.

Comment apaiser un deuil insatiable
De souvenirs quand le soir vient vers nous ?
Je t'avais perdue, je t'ai retrouvée,
Triste comme moi, comme moi vieillie.
Ne laissons pas notre chair appauvrie
Désespérer nos cœurs de pauvres diables.

Si tu le veux, nos âmes et nos corps
Resteront, Dieu aidant, toujours unis.

Essayons, essayons ! l'art d'essayer
Est plus exigeant, mais déçoit bien moins
Que l'abandon à des rêveries floues
Et au sourire un peu las de la mort !

ÉTRANGÈRE FAMILIÈRE

Lasse des stériles souffrances
De son âme, elle s'est créée
Un monde où règne la pitié.
Aura-t-elle là plus de chance ?

Elle est seule en ce monde-ci,
Celui des apparences vaines,
Où quand le cœur a de la peine
Le ciel reste sourd à ses cris.

Qui guette-t-elle ? Moi, peut-être,
Tout prêt à trahir une nuit
Âpre et tenace qui me suit
Depuis l'heure qui m'a vu naître.

Une ombre est entrée dans sa chair ;
Elle la sent rôder et pleure
En attendant que sonne l'heure
De renier ses rêves trop clairs.

Si triste fut la déchéance
Des signes qu'elle avait cru voir
Apparaître à l'horizon noir
D'un cœur honteux de sa malchance !

La lune esseulée du jardin

Cherche peut-être une prière
Neuve sur ses lèvres amères
Perdues dans un silence vain.

Les feuilles tombées en automne
D'un ciel sans regrets ont pourri
Dans les entrailles de l'oubli ;
Qui d'autre qu'elle s'en étonne ?

Elle, en esprit, a vu la main
Si puissante de Dieu, le père
De tous les peuples de la terre,
Lui montrant des mendiants sereins !

Pourtant, son âme est envahie,
En dépit de tous les efforts
Qu'elle a faits pour fléchir le sort,
Par une intense nostalgie.

Nostalgie des cheminements,
Dans la lumière des rosaces,
De la pitié : en eux s'enlacent
Joie et pardon, si simplement !

Elle s'offre à toutes les flammes
Où vit une blanche clarté,
Sœur de la lune, en vérité.
Hélas ! le mal étreint son âme !

DANS UN JARDIN EN ESPAGNE

Elle n'est ni jeune ni belle,
Elle est aussi triste que moi.
Peut-être son âme sait-elle
Que je le sais, que je le vois,
Mais ce n'est pas moi qu'elle appelle
Du fond de son rêve sans loi.

Je fais semblant de lire un livre,
Mais je la vois fort bien rêver
Et regarder des enfants vivre
Dans leur jeu un conte inventé
Par leurs cœurs, où Jésus délivre
Du sombre enfer tous les damnés.

Une femme, un homme, un seul masque
À la souffrance de leur cœur
Sur la scène où l'amour fantasque
Distribue bonheur et malheur !
Dans le jardin souffle en bourrasque
Un vent secret chargé de pleurs.

Solitude ! enfer sans mélange
Des juifs et des chrétiens trahis
Par un rêve où l'amour vendange
Sans payer des raisins le prix !
Le temps passe, et lorsque vient l'Ange
De la Mort tout a été dit !

ENCORE UNE QUESTION

Tu sais que sans recours va s'établir
L'angoisse familière à l'incrédule
Qui accueille en son cœur des souvenirs
Sans maître et sans collier, au crépuscule.

Le regard lointain, la joue sur le poing,
Tu médites sur l'art des apparences
Qui noient tout de nuit, même leur silence,
Même l'oubli des serments les plus vains.

À tes yeux, le néant est une icône
D'un rêve du Jardin, non son linceul !
Celle qui t'a aimé t'a laissé seul !
Sans éloquence est le Serpent, qui trône
Sur ses genoux ! — Mais si, dans l'au-delà,
Sa dent allait piquer ton cœur ingrat
Trop tard ouvert par l'amour, ici-bas ?

PETITE COMPLAINTÉ POUR SOLEDAD

À une époque fort ancienne
Dont quelques chansons se souviennent,
Dans le jardin des sœurs,
Il y avait deux sœurs.
La première était la mère
D'une fille à l'âme amère.
La seconde n'avait ni
Fille à l'âme amère ni
Fille à l'âme douce, et elle pleurait
Toutes les larmes de son corps :
Pour son ventre sans joie la nuit viendrait
Bientôt, trop tôt, son âme le savait.
Il faut l'avouer, ce monde est mal fait !
L'Étoile des Rois brille et disparaît.
La nuit vient, la mort rôde, et Dieu se tait !
La sœur stérile pleure encor !

UNE FAUSSE MARIE DE MAGDALA

Elle est presque morte et elle ne croit
Qu'en la séduction de son corps flétri !
C'est bien en vain que pour elle a péri
Jésus de Nazareth, sur une croix.

L'ombre qui s'étend sur sa pauvre chair
Ne peut l'émouvoir, car ce qu'elle attend,
Ce n'est pas la voix du Buisson Ardent,
Mais un sombre feu, dans son corps désert.

Bien qu'elle souffre, elle raille les liens
Qu'à des cœurs aimants offre la pitié.
Mais quoi ! un rêve obscène a su noyer
La paix du cœur qui de l'amour seul vient.

Athée en amour, elle ouvre son lit
À qui veut bien la tromper un moment.
L'amère solitude a bien le temps
De combler son âme et son corps, — de nuit !

RIVE OCCIDENTALE

Nous reviendrons,
Ici, souffrir âprement
En nous souvenant
De l'été abandonné
Aux rites de regrets célébrés
Par des mouettes vigilantes.

En nous souvenant, les yeux brûlants
Du rêve
Qui s'élançait, pour unir
Nos corps et nos âmes,
Vers une terre et un ciel cachés
Par un horizon fécond.

Nous nous souviendrons
Des plaintes retenues
Dans nos bouches douloureuses,
Et de nos solitudes
Montrées aux soleils sanglants
Qui se changent en fantômes
Et vont hanter les ténèbres
Des amours trahis.

Nous n'avons pas donné
Ce qu'exigeait la charité,
À notre raison sourde et muette,

Quand il le fallait.
Nous nous souviendrons, l'un comme l'autre,
De notre complicité
Avec le sombre hasard.
Quand serons-nous pardonnés ?

COMPLAINTE DE L'AVEUGLE
QUI NE VOIT PAS LA MADONE

La cécité cruelle
A dressé dans mes yeux
Un noir bûcher rebelle.
En adoucir le feu
Dévorant ? Même Celle
Que j'attends ne le peut.

Mon âme est un austère
Désert sans oasis.
Dans la voix d'un trouvère,
Aux jardins de jadis,
Nul songe n'eût fait taire
La rosée sur les lys.

Les yeux de la Madone
Sont étoiles et fleurs !
Celles-ci ne rayonnent
Hélas, que dans le cœur
Du pécheur qui pardonne
À la vie les malheurs.

III

*O how feeble is man's power,
That if good fortune fall,
Cannot add another hour,
Nor a lost hour recall!*

JOHN DONNE

*Viens! Le jour va s'éteindre... il s'efface, et je pleure.
N'as-tu pas entendu ma voix ? Écoute l'heure ;
C'est la voix qui te nomme et t'accuse tout bas ;
C'est l'Amour qui t'appelle, et tu ne l'entends pas !*

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

À LA NUIT

La science ne dit de toi aucun mal.
Ceux qui ne t'aiment pas te calomnient
En vain : je te sais gardienne du Graal
Dont mon cœur fiévreux a la nostalgie.
Je ne pourrai jamais croire fatal
Un coup porté par ta mélancolie.
Ma raison ne voit en toi qu'une amie.
Ô nuit, guéris-moi d'un doute infernal !

L'homme naît, souffre et meurt sur une terre
Qui tourne sans repos, et tu nourris
De sang et de lait un profond mystère :
Lune et soleil de ton ventre sortis !
C'est dans ton âme immense que Dieu vit,
C'est en toi que vit l'âme de ma mère.
Ne berceras-tu pas mon âme, ô nuit
Quand je retournerai à la poussière ?

LA TRISTESSE DE LA NATURE

Dans les entrailles d'une nuit
Cachée depuis un temps immémorial
Dans l'impudicité du sable,
D'instant en instant disparaît
Un peu d'écume nostalgique
Qui ne peut oublier l'eau maternelle.

De l'horizon au rivage,
Roule sur elle-même et s'enfle
L'éternelle question aveugle
Dont le sang est tristesse :
Était-ce la peine de vivre,
D'aller d'un bout du monde à l'autre ?

D'innombrables soleils sont morts,
Et la mer qui les aimait
Les a transformés dans son ventre
En sources de deuils sans fin.

Comme tu es belle et douce,
Ô tristesse rédemptrice,
À nos cœurs douloureux offerte,
Tristesse féconde
Des vagues venues de l'occident !

Tristesse où les ombres de nos cœurs

Se reconnaissent,
Tristesse d'où Dieu nous fait signe,
Tristesse qui nous rassures,
Nous t'aimons.

MOUETTES RIEUSES, SŒURS DE MISÈRE

Nous naissons nus et vivons peu de jours
Sous le soleil, comme toutes les bêtes.
Te moqueras-tu des obscurs discours,
Peu harmonieux, il est vrai, de ces mouettes
Qui scrutent, du ciel, les vagues muettes
Issues de l'horizon de ton cœur lourd ?

Entendras-tu ces cris de nostalgie
Sans te souvenir de toutes les fois
Que tu as saigné sans trouver la foi
Qui console l'âme et la purifie ?

Seras-tu tenté de singer Buffon
En qualifiant ces cris obscurs de rires ?
Tu sais bien que non, et que rien n'est pire
Que les remords que s'inflige un bouffon !

Où médites-tu ? Sur une falaise,
Sur la rive d'un fleuve, au bord du ciel ?
Tu es né pour souffrir, pauvre mortel !
Ton corps pourrira dans la terre glaise,
Ton âme deviendra un grain du sel
Dissous dans l'océan où tout s'apaise !

LE LENDEMAIN DU RETOUR D'EXIL.

Tu as renoncé à l'apaisement
D'une tempête ordinaire exigeante,
Et qu'as-tu recueilli en récompense ?

Quel fruit convoité longtemps par ton âme ?
Quel souvenir ont les branches des saules
Des harpes confiées par les exilés ?
Le seul témoin vivant est l'eau avide
Qui va vers la mer rassasiée de rêves.

Tu as laissé à des cloches fuyardes
Les adieux et les fleurs de ton attente !
C'est avec raison que maintenant crient
Dans le désert sombre une voix déçue.

Voici qu'aux nuits réprobatrices s'ouvrent
Des secrets mal gardés par des cœurs las.
Les plaies trahies sont devenues féroces.
Rien de nouveau sous le ciel des parias !

LE MYSTÈRE DE LA DOULEUR.

Cette souffrance répandue
D'un bout à l'autre de mon corps,
Est-ce vraiment toi, revenue
Pour me conduire vers la mort ?
Toi, que, surmontant mes remords,
J'ai toute ma vie attendue ?
Toi, celle dont l'amour est fort
Comme la main de Dieu tendue
Aux descendants d'Eve et Adam,
Souffrant et mourant sur la terre,
Victimes du profond mystère
De la parole du Serpent ?
Es-tu celle dont le supplice
A fait la douce rédemptrice
D'un homme au cœur, hélas, mauvais
Qui tant de mal lui avait fait ?

VICTIME ET BOURREAU

Un homme en lui-même voit
La nuit, la neige, le froid,
L'abandon sur une croix.
Crier ? Il n'a plus de voix !

Sur les chemins d'infamie
Il a marché dans la vie
Comme un aveugle, au hasard.
Repentant, hélas ! trop tard,
Il assiste à l'agonie
De l'humble rêve sans art
Qui eût pu sauver son âme
De l'enfer qui la réclame.
Est-ce à bon droit qu'il se plaint
De ce qu'il nomme Destin ?

CHÂTIMENT DE L'ORGUEIL

Ils ont cru leurs rêves forts
Comme le temps et la mort !
Ils ont voulu se passer
Du secours de la pitié !

Leurs âmes se sont soumises
À des épreuves cruelles :
L'impassible destin brise
L'orgueil de qui se rebelle
Contre lui, aveugle et sourd
Aux nostalgies éternelles
Comme aux remords de l'amour !

Dans leurs agonies amères
Ils ont été séparés.
Tous deux sont morts enchaînés
Aux ombres de leurs péchés.
Leurs corps issus de la terre
Y pourriront : nul mystère !
Mais leurs âmes, dans quel lieu
Pourraient-elles trouver Dieu ?
Pauvres âmes immortelles
Toujours seules dans leur nuit
Loin de Dieu ! Où iront-elles
Souffrir ? Mystère infini !

MALGRÉ TOUT

— Tu sais comme moi, mieux que moi peut-être,
Que d'autres que nous souffrent sur la terre
De maux qui nous seraient insupportables,
Et comme moi tu souffres de sentir
Que ce savoir ne soulage personne.
Tu sais que la vie est aussi mauvaise
Que la mort, malgré ses vagues promesses.

Mais que sais-tu, que sais-je, en fin de compte ?
Rien n'est franchement aube ou crépuscule !

Mon cœur, hélas ! est bien peu généreux !
Mais peut-être ton cœur a-t-il en lui
Plus de pitié que le mien et peut-il
Trouver dans notre nuit quelque remède
Qui atténue dans mon cœur l'amertume
De ne nourrir qu'une seule espérance :
Avec ton cœur s'enfoncer dans l'oubli.

— Qu'est-ce que l'oubli, amer mécréant,
Si vivre, c'est souffrir et pardonner ?

SOLITUDE ET SILENCE

Je n'ai pas eu l'audace
— Ou la méchanceté, qui sait ? —
De te dire, en me cachant la face :
« Je crois que tu pourrais
Défier l'adversaire ingénieux
Du genre humain et de Dieu,
Adopter un enfant orphelin
Qui t'empêcherait jusqu'à la fin,
Malgré l'aide d'un Dieu consolateur
Qui nourrit la pitié dans les cœurs,
D'oublier
Dans des rêves menteurs
L'irréparable malheur
De ne pas être mère en réalité. »

Ai-je eu tort, ai-je eu raison ?
J'interroge Dieu, la Madone,
Les coquelicots, les anémones ;
J'interroge les inscriptions
Qu'on peut lire sur les pierres
Des tombes dans les cimetières
De la terre entière.
Rien ne répond !

MARÉE MONTANTE

Combien d'années fugitives
Pourrons-nous nous aider à oublier,
Vraiment, qu'inexorablement arrive
Pour nous, comme le veut le calendrier,
Une nuit dont l'âme ignore la pitié ?
À quoi bon mentir
À Dieu, à nos âmes,
Sur ce que nous savons de l'avenir
D'un pauvre homme et d'une pauvre femme ?
L'angoisse en nous monte, monte !
Que sommes-nous de plus, en fin de compte,
Qu'un pauvre homme, une pauvre femme,
Qui cherchent dans les flammes
De leur chair,
Comme le soleil dans la mer,
Le secret de ne plus souffrir
Sans mourir ?

INCERTAINE DESTINÉE

J'ai le malheur d'être ce que je suis,
Et uniquement des soleils de pierre
Peuvent sortir du ventre de ma nuit !
Qu'espérais-je de l'art de tes prières ?

Allons ! mon cœur est de mauvaise foi :
Il fait monter des paroles démentes
À mes lèvres impies pour que tu sentes
Douloureusement son besoin de toi.

N'abandonne pas mon cœur à sa fièvre,
Ne le laisse pas corrompre mes lèvres,
Secours-le, prouve-lui très clairement
Qu'il n'est pas aussi seul qu'il le prétend.

Dieu est pardon, sa mémoire n'écoute
Que les remords au fond des cœurs obscurs ?
Oui ! mais se savoir mauvais est si dur !
Sois la voix de Dieu dans mon cœur qui doute !

Mon cœur n'a pas su sauver un amour,
La peur de la mort maintenant se glisse
En lui, c'est la nuit dans la chair du jour !
Peut-il se passer d'une rédemptrice ?

Que suis-je sans toi ? Un pauvre animal

Sûrement promis à une agonie
Dont la durée est peut-être infinie :
Sans Dieu, où finit l'empire du Mal ?

ANN

Qu'a-t-elle promis d'irréalisable ?
Qu'a-t-elle négligé, au fil des jours ?
Pourquoi faut-il que son cœur misérable
N'ait à nourrir que l'ombre d'un amour ?

Pourquoi faut-il que dans les rues de Londres
Elle ressemble à un flocon errant
De neige destinée à bientôt fondre
Sous un ciel à son sort indifférent ?

Ni la pitié ni la simple justice
Ne semblent exercer beaucoup leur art
Dans ce monde où le Mal a pour complices
La vieillesse de Dieu et le hasard !

Cette jeune fille est-elle laissée
Par Dieu toute seule aux mains du destin ?
Aura-t-elle à offrir sa chair fanée
Pour se vêtir et ne pas avoir faim ?

À quoi servira son regret tenace
De l'ami perdu, si tous les chemins
Qu'elle peut emprunter sont des impasses,
Si toute rencontre est sans lendemain ?

Pourquoi pareille angoisse, au crépuscule,

Dans une âme vouée au dévouement ?
Pourquoi tant de pleurs retenus qui brûlent
Des yeux que n'attend aucun châtement ?

Hélas ! l'avenir de cette victime
A un regard de bourreau, sombre et dur !
— Mais avons-nous des chances moins infimes
De bonheur, nous, dont le cœur est impur ?

RÉDEMPTRICE

La pauvre Ann pleure au bord de la Tamise ;
Le vieux soleil est mort dans le brouillard ;
L'orpheline se voit s'abandonner
À l'attente déçue qui la dévore,
Elle a peur de l'eau, que peut-elle attendre
Des fleurs sans reflet penchées sur son cœur ?
Dieu est enfanté dans une souffrance
Éternellement nouvelle et obscure.

Un homme — c'est moi et la multitude
Que la charité d'Ann va consoler —
Pleure au bord de la nuit des temps futurs.

Souffrir, souffrir est le lien qui unit
Les cœurs en deuil et le berceau de Dieu.
Des aubes, des jours, des soirs sans visage
Viennent, qui feront se souvenir d'Ann
Lorsque le désespoir menacera
D'envelopper un cœur dans un vertige
Aussi pervers que les flots familiers
Ou la solitude aux yeux de marâtre.

LA VENISE D'AUJOURD'HUI

Des éclats de lune
Jonchent la vieille lagune.
Les poissons confient au sort
Le choix de celui qui sera mangé.
Des amoureux amusés
Ornent leurs bouches de baisers
Voraces comme la mort.
Ils n'ont plus d'âge et rient des gondoliers
Qui seront bientôt vieux, bientôt morts,
Bientôt oubliés.

Venise est restée un miroir
Profond où se sont noyés,
Au fil des ans, d'innombrables espoirs
Déraisonnablement formés.
Qui ne sait qu'il y a des femmes
Belles et méchantes
Dont le souvenir hante
Le corps et l'âme
Longtemps, hélas ! longtemps,
D'hommes impatients ?

SI C'ÉTAIT UN SOUVENIR ?

Comme dans ton âme angoissée,
Derrière la fenêtre,
Qui a vu tant de rêves naître
Et mourir, est tombée
Une longue nuit de décembre.
Entrée dans la chambre
Comme quelqu'un d'ordinaire,
Elle, elle, l'infirmière
Va d'abord baisser les rideaux bleus,
Puis, de pensées qui dans ton cœur descendent,
Elle demande
Un sacrifice douloureux, plus douloureux
Que le renoncement à la lumière
Où se baignent tes yeux.
Fidèle à la vie comme le lierre
Au mur, ton âme se fait amère,
Malgré les promesses de Dieu
Murmurées à ton oreille
Par l'ange qui auprès de toi veille.

À l'ombre assise auprès de moi
Je dis ce que je vois :
C'est le passé, le présent, l'avenir,
Tu vas mourir !

RÉALISME

« À quel hôpital, à quelle clinique,
D'ici ou d'ailleurs, demanderons-nous
Le peu qu'il nous faut de potion magique
Pour nous échapper de ce monde de fous ? »

C'est de bonne foi que nous nous posions,
Il y a quelques temps, cette question.

« Vieillir seul, mourir seul, quoi de plus triste ? »
Disions-nous, mais c'était les fabulistes
Qui avaient raison, nous le voyons bien,
Maintenant qu'une nuit sans pitié vient !

Il faut renoncer à mourir ensemble !
C'est depuis toujours, faisons-en l'aveu,
Que nous avons des cœurs lâches qui tremblent
Devant celle qui triche à tous les jeux,
Celle qu'on dépeint boiteuse et camarde,
Que, pourtant, jamais on ne se hasarde
À railler et moins encore à défier,
Même sans amour, sans pain, estropié !

UN MIROIR, RIEN QU'UN MIROIR

Mon cœur est seul devant le miroir sombre
Où il a vu tous ses rêves mourir,
Il n'y voit plus, maintenant, que des ombres !
À rien ne lui sert de se repentir !

Une vaine question brûle mes lèvres :
Pourquoi ce cœur est-il resté mauvais
Si longtemps, aveuglé par une fièvre
Qui vers les deuils sans cesse le poussait ?

Mais à quoi bon défier l'âpre silence
Du destin, si mon cœur est resté sourd ?
Ah ! Dieu qu'on dit père de l'Espérance,
Ne reverrai-je pas ta fille, un jour ?

Sur mes yeux las et sur mes nostalgies,
Inexorablement, descend le soir.
Un éclair noir, voilà toute ma vie !
De plus en plus amer est le miroir.

SOUS LE SOLEIL GRIMAÇANT

Pourquoi ne dis-tu rien ? Ne vois-tu pas
Le lâche soleil darder sur la terre
Des rayons aussi durs que le mystère
D'un amour qui vient, regarde, et s'en va ?

Ne comprends-tu pas les claires menaces
Qu'une lumière avide et sans merci
Fait planer sur le pur désir d'oubli
De deux cœurs blessés restés face à face ?

Ne t'avoues-tu pas que la nuit serait
Plus indulgente aux douloureux secrets
D'âmes que leurs folies ont séparées ?

Son ciel nu livré au soleil de fer,
L'angoisse répandue dans ses allées,
Notre jardin deviendra-t-il désert ?

Pourquoi ne dis-tu rien ? Ta langue est-elle
Clouée à ton palais, ou infidèle
Aux nostalgies nourries par notre chair ?

LA RECHERCHE DE L'OUBLI AMI DE LA VIE

Ah ! vivre sans la compagnie
Des chimères tapies
Dans tous les coins et recoins de la vie !

Ce ne sera plus un rêve
Lorsque tu voudras que s'achève
La douloureuse et vaine errance
De nos cœurs mécréants,
Et voudras simplement,
Plus simplement que tu ne penses,
Découvrir avec moi les secrets
De l'oubli dans nos corps imparfaits !

L'oubli parfait, le silence
Des temps d'avant notre naissance ?
Chimère impie, reniée
Par les âmes séparées
Dans la nuit de leur souffrance !

Plus modeste était mon propos.
Je parlais de l'oubli des maux
Infligés et subis, des remords,
Des rêves fanés à peine éclos,
De la mort.

Je parlais de l'oubli au pied bot

Qui chemine en mendiant, sans paroles,
En nous, frémissant comme les coroles
Fragiles des coquelicots.

FACE À FACE AVEC LA TRISTESSE

Tu vois, je ne t'ai pas abandonnée
Aux miroirs qui voulaient t'élire reine
Des rêves nus, tristesse de la vie.
J'ai mis lait et sang dans mes poésies,
Pour toi, la poudre de riz et le rouge
Qu'il te faut pour farder ton vieux visage,
Et te donner l'illusion de séduire
Même sous le soleil, si impudique,
Du court été des amours éternelles,
Une âme où veille une pitié fidèle.

Je t'ai vêtue de strophes qui te montrent
Amie des cœurs à qui Dieu se confie.
Mais n'est-ce pas mensonge véridique,
Cette apparence où les ombres s'apaisent ?
Ne me seras-tu pas reconnaissante
De ma louange, ô tristesse ambiguë ?

Tu seras au besoin l'entremetteuse
Qui procure l'oubli des rêves troubles
À deux âmes qu'étreint la solitude,
Âmes vouées à des peines secrètes,
Âmes enveloppées de flammes noires.

REPROCHE À L'HIVER

La neige est vraiment une femme étrange
Qui trouble l'esprit comme une légion
De vieux, ingénieux, grimaçants démons,
Et l'apaise avec son sourire d'ange.

Je lui ai cent fois offert de mon cœur
Les secrets mûris dans la solitude.
Elle s'est refusée, perverse ou prude,
À partager un savoir rédempteur.

Cent fois ! façon de dire une patience
Que rien sous le soleil ne peut lasser,
Sauf la pensée de la mort — vanité
Des vanités ! car la vie est souffrance ! —

Fille de la nue aux yeux sans regard,
Elle nourrit dans mon âme endeillée
Des méditations jamais achevées,
Rêves défiant les ressources de l'art !

COMMENCEMENT D'UN HIVER
QU'ON DIT CLÉMENT

Noël de solitude et de regrets
Pour Soledad, sans joie, sans espérances !
Une vieille plaie de son âme lance,
S'envenimant, ce n'est pas un secret !
Adieu poupées de sa lointaine enfance,
Dont le regard à l'avenir riait !
Jours courts, longues nuits d'avares vacances !
Deuil des sapins arrachés aux forêts !

Celle qu'on attendait est restée
À souffrir au fond de son désert.
Soledad tient contre elle serrée
Une ombre nue, rêve de sa chair.

Les nuits sont chemins fermés à la neige
Et horizons de perfide douceur.
Le dixième mois est consolateur
Faux, qui nulle douleur vraiment n'allège !

Noël pauvre, morne, souffrant,
Humble, mais dur aux cœurs mendiants !
Noël d'amertume, inquiétant,
Pour Soledad, qui voit tomber
La pluie, la prosaïque pluie

Sur la ville où tout a changé
Aux yeux de ses rêves fanés,
La pluie, des beaux jardins amie,
Mais sœur de la mélancolie !

MINUIT SONNE, UN MALADE MÉDITE

Les yeux douloureux,
Fermés sur leur feu,
Dans leur nuit se souviennent
De prières anciennes.

Consolation offerte
Par une main experte
D'un lointain passé,
Le livre est enluminé.

Au malade inquiet
Le livre de la rencontre
Ardemment montre
Ce qu'il sait
De ce monde imparfait.

Les lettrines d'or
Rient comme la mort.
Le manteau bleu de la Madone
Est signe que le cœur pardonne
Parce que Dieu l'a créé
Pour souffrir et pardonner
Comme pour aimer et prier.

Un seul éclair,
Et du livre ouvert

Il ne restera que des cendres !
Le cœur sera prompt à comprendre.

Quand sonnera l'heure où il faut mourir
Quels doigts viendront adoucir
Le feu des yeux
Qui cherchent Dieu ?

TRISTESSES NUES SUR UN PONT

Le ciel est gris, indifférent
Au temps qui passe et l'assombrit.
Taisons-nous, tout a été dit,
Sans profit, depuis bien longtemps !

Vers le pont court une eau violente,
Vers le pont d'une obscure attente,
Vers nous, dont les âmes impures
Ont scellé de leurs signatures
L'avenir, à nos yeux caché,
D'un amour, hélas ! mal gardé.

Le parapet est inquiétant,
Nous nous en écartons, méfiants.

Pouvons-nous reprocher à l'eau
Ses commentaires sarcastiques,
Nous, qui nous sommes crus trop tôt
Victimes d'un destin inique ?

Sous le pont passe l'eau violente.
Tourbillonnent dans nos mémoires
Les ombres de rêves qui mentent.
Pourquoi nous efforcer d'y croire ?

Nous ne le savons que trop bien !

Une peur dans son poing nous tient :
La peur de chercher dans les bras
De la mort l'oubli des tracas.

SOLITUDES SŒURS

Pas un choucas pour dissiper
De son cri aigu l'angoisse impalpable
Qui rôde parmi les mélèzes !
Rien n'essaie de cacher à la vallée
La nudité de sa tristesse.

À l'eau du torrent sont mêlées,
Comme notre souffrance à notre sang,
Des ombres dures et aveugles.
Sommes-nous seuls, vraiment, à le savoir ?
Notre sang gémit en secret.

CHANSON DE NUIT OPAQUE

L'aiguillon des souvenirs
Vrais ou faux, promesse et leurre,
Tourmente la chair des heures.
L'homme ne peut pas dormir

Le front contre le carreau,
L'homme écoute en lui s'éteindre
Un écho qui ne peut feindre
D'être autre chose qu'écho.

Loin de l'homme seul s'enfuit
Une voix douce et légère,
L'ombre d'un adieu, mystère
Aussi profond que la nuit.

L'homme s'était cru aimé.
Hélas ! ce n'était qu'un rêve ;
La romance fut bien brève,
Mais la voix l'avait charmé !

COMPLAINTE NAÏVE

J'ai trop tard étudié
L'art de se faire aimer.
Trop tard s'est révélé
Au paria désolé
L'art de faire comprendre
Les liens que la pitié
Entre deux cœurs engendre.

Tes larmes avaient dans mon âme
Fait naître un rêve dont les flammes
T'eussent peut-être consolée.
Hélas ! le destin n'est pas tendre
Pour les âmes mal préparées
À soigner une âme blessée.
D'une attente non partagée
Il n'est plus resté que les cendres
Abandonnées par la fumée !

Tu es loin, et mes pleurs
Ne touchent pas ton cœur.
Un vieux rêve se meurt !

Ma chanson, à vrai dire,
Est de mauvaise foi.
Il est des douleurs pires,

Je le sais bien, mais quoi !
Je n'ai plus que ma lyre
Pour me parler de toi !

MISÉRICORDE DE L'INCERTITUDE

La mort impatiente à grands cris réclame
Déjà depuis longtemps ce qu'elle dit
Être son dû : mon vieux corps et mon âme.
Comment fuir ses bras, au fond de mon lit ?

Que m'a enseigné ma vie misérable ?
Rien ! même pas à prier comme il faut !
L'âne et le bœuf se taisent dans l'étable
Et leur long silence est compris là-haut !

Je n'en doute pas : je suis fait d'atomes
Tout à fait réels ! Beau savoir, vraiment !
Mais si la Madone était un fantôme
Son cœur serait-il moins buisson ardent ?

J'ai fait souffrir toutes les rédemptrices
Qui m'auraient ouvert le chemin du Ciel.
Folie ! Maintenant, au fond du calice
Des derniers jours, il n'y a que du fiel !

Dans la nuit de mon cœur, aucune étoile
Ne s'est aventurée plus d'un moment.
Quand j'ouvre ce cœur, ce qui se dévoile,
C'est l'horizon d'un songe véhément.

Ma vie n'est qu'un rêve, un nid de mystères !

Après m'avoir souri bien peu d'étés,
Ma mère est retournée à la poussière.
Pourquoi, pourquoi m'a-t-elle abandonné ?

La nuit de Noël ! Solitude étrange !
J'ai suspendu aux branches du sapin
Des rêves dorés de jadis, qui changent
En espoirs flous des malheurs très certains !

ULTIME AVEU ?

Mon cœur était aveugle, il t'a perdue
En s'aventurant, sans tenir la main
De Dieu, qui veillait, sur de vieux chemins
Où l'attendaient la lune pâle et nue,
La solitude affamée, les chagrins.
Dans la nuit noire il hurle comme un chien.
Le reconnaîtras-tu, l'aube venue ?
Devra-t-il, trop coupable, abandonner
Le tenace espoir d'être racheté ?
Non ! Ouvriront les yeux de la pitié
Ses longs tourments et sa fidélité.

Ah ! pauvreté des images que l'âme
Enfante quand meurt en elle la flamme
Du désir, lorsque Dieu au corps réclame,
Au temps marqué, la source des passions !
La peur de la mort, voilà l'aiguillon
Qui fait travailler l'imagination !

HUMBLE SAGESSE D'UN VIEUX POÈTE

Sur le chemin qui mène à la gloire,
But que mon cœur trouve dérisoire,
J'avance très lentement,
Entravé à tout moment
Par des rêveries sans lendemain
Mais qui resteront jusqu'à ma fin,
Pour ma sauvegarde, éloquentes ;
Par ma mémoire parfois lente
À venir en aide à ma plume
Cherchant son chemin dans la brume ;
Par le doute subtil et pervers ;
Par le poids des années sans pitié
Qui font planer sur mes yeux de chair
Le spectre amer d'une cécité
Presque aussi grave, entre nous soit dit,
Que celle des yeux de mon esprit.

EN DEÇÀ DES GRILLES

Dans ce jardin, source pérenne
De souvenirs et d'oublis incertains,
Dans ce jardin pareil à d'autres jardins
Hôtes de rêves flous,
Hôtes de fantômes de joies et de peines,
Hôtes de chevaux de bois
Qui tournent, tournent, sans nous, comme nous,
Dans ce vieux jardin est resté vivant
Le petit théâtre où les enfants
Sans s'en rendre compte apprennent
Les mensonges de tous les temps.

Nous sommes les enfants
Et les grandes personnes,
Guignol
Et la Mère Michel.

Nous regardons ce qu'en eux-mêmes
Voudraient ne pas voir une femme
Et un homme qui s'aiment
D'un amour obscur comme leurs âmes.

La dernière scène se joue
Dans le regard de nos cœurs
Qui ne peuvent s'offrir
Qu'un amour partagé parce qu'il faut,

Parce qu'il faut,
Le partager pour qu'il vive.
La Mort portant sa faux
Ne fait pas rire et quand elle arrive
Les rideaux du castelet,
Les lèvres des plaies
N'ont plus que le silence à partager.

Tu sais tout cela comme moi,
Ton cœur souffre dans ma poitrine,
Et rien de ce que j'imagine
Ne peut être un secret pour toi.

Mais mon destin veut que je dise
Souvent des paroles de chansons
Ambiguës comme une aube grise
Dans ce jardin que nous partageons.

DERNIÈRE SCÈNE

— Quelque chose vient de finir,
Je ne sais pas quoi, mais l'avenir
Sans regard me fait peur.
Je laisse couler mes pleurs,
Le visage dans mes mains,
Mon âme inquiète se plaint,
Je ne veux pas être tenté
Par mon cœur de regarder
Dans les yeux le noir souci.
Tu pleures, toi aussi,
Au fond de mon cœur blessé.

— Mais le rideau est tombé !
Dis-tu, quelle pensée amère
Est cachée dans ce mystère ?

— C'était il y a longtemps,
Je n'ai rien oublié,
Je n'ai rien renié,
La vie n'a pas eu pitié
La vie n'a pas pris de gants.
Voilà, ma belle,
Mon secret de vieux Polichinelle !

CHANSON DE SAMSON L'APOSTAT

Par la femme que j'ai aimée
Ignominieusement trahi,
J'enseigne, loin de mon pays,
En marchant, par monts et vallées.

Je n'ai appris que peu à peu
Ce qu'il fallait savoir pour vivre
Seul, sans les vains rêves qui livrent
Le cœur à l'espoir d'être heureux.
Espoir ennemi de l'attente
De celle qui promet l'oubli
Des tourments que le cœur subit,
La mort, plus que l'amour savante !

Vous croyez que je renie Dieu,
Que mon cœur adore une idole
De bois qu'il faut jeter au feu ?
Vous vous trompez : la mort console,
Le silence de Dieu désole,
Les orphelins devenus vieux.

RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES
À DES LÈVRES NUES
Tome 1

Un voyage	9
À celle qui veut bien guérir	10
Peur sans mystère	12
Le fruit de l'arbre où le corbeau gémit	13
Deux solitudes	14
Chanson de retrouvailles	16
Confidences désintéressée	17
Chanson de mécréant	18
Fin de la séparation	19
Soir de décembre	20
Les nuits, dernière ressource	21
Réponse peut-être bien audacieuse	22
Un masque tragique	23
Scène familière	24
Veille de fête	26
Sur une vieille route	27
Lilas	28
Hiver à Venise	30
Une nuit comme bien d'autres	31
Crépuscule dont il vaut mieux se méfier	32
Avenir	33
Attente dénouée	34
Épitaphe d'un pèlerin qui ne dit ni son nom ni son pays	36
Le retour	37
Promesse	38
Limite	39
Petite chanson pour des noces d'ombres	40
À celle qui est morte en été	41
Pluie de décembre	42

Bref commentaire du <i>Cantique de frère Soleil</i>	43
Dernière plainte d'un songe-creux peu courageux et malheureux	44
Peur d'une illusion	45
Cœur las	46
Contre la tristesse de l'automne	47
Chanson de tous les étés	48
Dernières paroles	50
Un orphelin et sa rédemptrice	51
Un printemps peut-être trompeur	52
Notre monde	53
Question nécessaire	54
Pèlerinage à deux	55
Le présent et l'avenir	56
Douleur opportune	59
Peut-être sur le dernier chemin	60
Voyage inachevé	62
Regard ambigu	63
Invitation à la métamorphose	64
Dit même un jour de beau temps	66
Dans le jardin des ombres	67
Incarnation	68
Partage	69
Ébauche d'une berceuse	70
À l'étoile penchée sur le jardin	72
Orphelin pèlerin dans un jardin	73
Juillet ambigu	74
À celle qui vient de l'autre vie	76
Que ne peut faire la nostalgie !	77
Soir d'hiver	78
Avec la clé tachée de sang	79
Réalisme	80
Pesante question tardive	81

Catherine encore jeune	82
Quand le libre arbitre n'est plus qu'un traître démasqué	84
Nouvelle source	85
Dernières années	86
Étrangère familière	88
Dans un jardin en Espagne	90
Encore une question	91
Petite plainte pour Soledad	92
Une fausse Marie de Magdala	93
Rive occidentale	94
Complainte de l'aveugle qui ne voit pas la Madone	96
À la nuit	99
La tristesse de la nature	100
Mouettes rieuses, sœurs de misère	102
Le lendemain du retour d'exil	103
Le mystère de la douleur	104
Victime et bourreau	105
Châtiment de l'orgueil	106
Malgré tout	107
Solitude et silence	108
Marée montante	109
Incertaine destinée	110
Ann	112
Rédemptrice	114
La Venise d'aujourd'hui	115
Si c'était un souvenir	116
Réalisme	117
Un miroir, rien qu'un miroir	118
Sous le soleil grimaçant	119
La recherche de l'oubli ami de la vie	120
Face à face avec la tristesse	122
Reproche à l'hiver	123
Commencement d'un hiver qu'on dit clément	124

Minuit sonne, un malade médite	126
Tristesses nues sur un pont	128
Solitudes sœurs	130
Chanson de nuit opaque	131
Complainte naïve	132
Miséricorde de l'incertitude	134
Ultime aveu	136
Humble sagesse d'un vieux poète	137
En deçà des grilles	138
Dernière scène	140
Chanson de Samson l'Apostat	141

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (2 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France